

**Françoise Davoine, *La folie Wittgenstein*, Paris, École
lacanienne de psychanalyse, 1992.**

Josette Lanteigne

Volume 4, numéro 1, automne 1993

Théories esthétiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800938ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800938ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanteigne, J. (1993). Compte rendu de [Françoise Davoine, *La folie Wittgenstein*, Paris, École lacanienne de psychanalyse, 1992.] *Horizons philosophiques*, 4(1), 124–127. <https://doi.org/10.7202/800938ar>

Françoise Davoine, *La folie Wittgenstein*, Paris, École lacanienne de psychanalyse, 1992.

La folie Wittgenstein, de Françoise Davoine, est un long dialogue entre l'auteure, psychanalyste professionnelle, son ami Paul, également psychanalyste, plusieurs patients (Casimir, Le Philosophe, etc.) et Wittgenstein, dont la figure quasi mythique est rendue par des citations connues et par des interventions qui tracent le portrait d'un penseur mature et lucide, tout le contraire du jeune philosophe dépeint dans la récente biographie de Brian McGuinness¹, ce qui nous permet de mesurer tout le chemin qui sépare le jeune homme qui allait jusqu'à se mépriser lui-même tant son idéal de perfection était élevé, de l'homme qui finit par s'attacher à la certitude de ne pouvoir dire que ce qui se laisse dire, sans pitié envers soi-même ni injustice envers les autres.

D'un point de vue wittgensteinien, l'intérêt de la discussion menée par Davoine porte principalement sur la définition ostensive, présentée comme suit : « Une sorte de rituel de dénomination dans lequel on désigne d'un geste ce qu'on ne peut pas nommer². » Davoine rappelle ainsi que la définition ostensive, si elle s'apparente à l'acte de désigner un objet, ne s'accompagne pas nécessairement d'un nom (comme un échantillon de rouge accompagne la définition ostensive de rouge, ou comme le mot « rouge » est accolé à un modèle de couleur, dans un jeu de langage primitif). Selon Davoine, la définition ostensive est surtout là pour nous montrer ce qu'on ne saurait dire. L'usage qu'elle en fait est en tout cas très original, et peut nous faire réaliser qu'on avait compris l'expression de manière trop littérale ou dans un sens trop étroit. Chez Wittgenstein, la définition ostensive remonte au texte d'Augustin, cité en exergue des *Investigations philosophiques*³. Ce que Wittgenstein reproche à Augustin, c'est de faire comme si l'enfant en naissant avait déjà la pensée, et qu'il ne lui restait plus qu'à apprendre à parler pour communiquer. L'enfant devrait déjà comprendre ce qu'est nommer, référer, etc. Or c'est faux ! Pour que la définition ostensive puisse fonctionner, cela suppose que de nombreux jeux de langage soient en place. Dans le jeu de langage n° 1, Wittgenstein nous montre comment fonctionne la définition ostensive. Nonobstant cette démonstration, on peut facilement penser que la définition ostensive consiste en mots rapportés extérieurement à quelque entité non linguistique. Mais c'est justement

1. B. McGuinness, *Wittgenstein*, vol I : *Les années de jeunesse, 1889-1921*, trad. Y. Tenenbaum, Paris, Seuil, 1991.

2. *La folie...*, p. 50.

3. L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus suivi de Investigations philosophiques*, trad. P. Klossowski, Paris, Gallimard, 1961.

là la conception étroite que Wittgenstein entend critiquer; pour lui, l'échantillon de couleur fait partie du jeu de langage. Que vient faire Davoine ici? Elle nous présente une vision de la définition ostensive qui nous fait sortir des limites de sa définition linguistique étroitement liée au nom. En psychanalyse, la définition ostensive intervient lorsqu'on ne peut utiliser le nom, parce qu'il est «cassé». La définition ostensive retrouve ses analogies avec le geste : «ceci est rouge». Non que Davoine se préoccupe de ce genre de petite phrase. Elle nous place d'emblée dans la situation dramatique des rapports entre le psychanalyste et son patient, entre analystes qui se positionnent délibérément aux limites de leur discipline, ou de ses rapports avec son hôte «Wittgenstein». Davoine nous rappelle qu'il existe des états de folie si extrêmes que les parties ne peuvent plus communiquer (car il ne s'agit toujours et seulement que de communiquer, même si Casimir prétend qu'il est seul, même et surtout quand il parle avec son analyste⁴).

L'auteure souligne la différence d'approche des Européens et des Américains, les premiers étant beaucoup plus théoriques, les seconds beaucoup plus impliqués auprès de leurs patients. Otto Will n'apprend rien à Davoine lorsqu'elle va le visiter pour la première fois, car elle a l'impression qu'il n'a fait que lui raconter sa vie (et la forcer ainsi à se livrer, ce dont elle n'avait aucunement l'intention). Il n'a traité que de cas particuliers. Elle qui était venue pour recevoir une réponse concernant son problème focal du transfert psychotique, elle en a été pour ses frais. Naturellement, la voix de Wittgenstein qui l'accompagne n'a rien à redire au comportement d'Otto Will. Wittgenstein fait remarquer à Davoine que Will lui a montré quelque chose : il lui a fourni une définition ostensive. Naturellement, c'est plus qu'un voir qui est demandé à Davoine, elle doit interpréter ce que Will lui a donné à voir (et qu'elle n'a pas pu voir sur le moment, puisqu'elle pensait être en train de perdre son temps). Elle commence par identifier trois scènes de détresse : d'abord celle du soldat se laissant mourir; puis Will lui-même s'effondrant devant son analyste; enfin la découverte que le père de Will a lui-même failli mourir à l'époque de la naissance de celui-ci, qu'on avait transféré chez sa grand-mère pour lui éviter tout traumatisme et toute contagion. Le père avait guéri, mais Will n'avait jamais rien su de son éloignement lors de la maladie de son père, ni de son séjour auprès d'une nourrice noire. Ce qu'il ne savait pas constituait une «impression retranchée» : «il était si petit, il ne pouvait comprendre⁵». Il fallait donc que cela lui soit

4. «Casimir soutenait qu'en ma présence il était bien *tout seul*, définitivement seul, sans personne d'autre à qui parler» (*La folie...*, p.57).

5. «Otto vit son père malade, perdu, alors qu'il était lui-même hors d'état de parler. [...] Sous prétexte de lui faire une vie toute neuve, sans l'ombre de nos difficultés, nous le privons du langage qui pourrait légitimer ce qu'il a enregistré» (*ibid.*, p. 53).

montré. Mais une définition ostensive peut être interprétée de plusieurs façons, et cela doit être tout aussi vrai en psychanalyse que dans les jeux de langage. Otto Will, comme Françoise Davoine après lui, a dû trouver l'interprétation vraie, celle qui déclenche le processus de guérison ou de compréhension.

Pourtant, pour Davoine, il ne saurait s'agir de guérir de la folie Wittgenstein. Celui-ci a beau pouvoir mettre fin à la philosophie (et à un certain entretien) quand bon lui semble, il ne la lâchera plus. Au début, ce n'était qu'un fantasme de voix ayant pris naissance lors d'une ultime rencontre avec un patient qu'elle appelle le Philosophe. Celui-ci semblait parfaitement conscient de la voix (à l'intérieur ou à l'extérieur de la tête de son analyste, cela n'avait pas beaucoup d'importance). Wittgenstein prit chair pour la première fois lors d'un voyage en avion, en se matérialisant sur le siège voisin. Sa manière d'intervenir est toujours la même : il enchaîne à partir de ce qui vient d'être dit. Ainsi, pour revenir à l'interprétation, Wittgenstein remarque qu'elle n'est pas une expression indirecte de l'expérience, mais une expression primaire⁶. Là où je ne vois pas mais où j'interprète, l'interprétation est l'expression primaire. On peut appliquer cette remarque grammaticale à la psychanalyse. Lorsque Will ou Davoine comprennent la définition ostensive qui leur est donnée, ce qu'ils comprennent n'est pas quelque chose qui préexiste à l'interprétation et qui fait de celle-ci une expression indirecte de ce que la définition ostensive donne directement à voir. Wittgenstein ne croit pas en l'existence du mal de dents inconscient, lorsque j'ai une dent pourrie sans en éprouver de douleur. Mais Davoine est assez forte pour contourner Wittgenstein : la définition ostensive ne sert-elle pas surtout à montrer ce qu'on ne peut pas dire ou nommer? La psychose ne se situe-t-elle pas au-delà de tout langage? Le patient ne parvient-il pas justement, parfois, à rejoindre son analyste en lui faisant abandonner le langage pour leur plus grand profit à tous les deux dans le transfert psychotique?

On pense qu'il doit y avoir une expérience immédiate, dont le phénomène intangible ne peut recevoir une description, ce qui nous amène à user d'une représentation indirecte pour communiquer avec les autres⁷.

On a donc, d'un côté, Davoine qui affirme que la définition ostensive intervient là où le langage ne peut plus rien dire, et de l'autre Wittgenstein, qui affirme que l'interprétation a un caractère primaire, qu'elle ne vient pas indirectement expliquer une expérience qui ne se laisserait pas décrire directement. Qui a raison? Davoine montre qu'elle n'avait pas en tête semblable opposition avec Wittgenstein, quand elle com-

6. L. Wittgenstein, *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, trad. G. Granel, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1989, v. I, 20.

7. *Ibid.*, 21.

mence son livre en nous donnant la solution à ce problème par la bouche de Wittgenstein lui-même : «L'homme qui crie de douleur ou qui nous dit qu'il souffre ne choisit pas la bouche qui nous le dit. Le lieu de la douleur peut se trouver dans le corps d'un autre homme⁸.»

Tout cela ne nous dit pas si la fréquentation de Wittgenstein a aidé Davoine à résoudre son problème du transfert psychotique. Elle accuse souvent Wittgenstein de se défilier, et il est vrai que ce n'est pas un problème qui intéresse la philosophie, ce qui peut être douloureusement évident : «Dans les moments de transfert psychotique, nous sommes hors des jeux de langage habituels, y compris celui de l'inconscient avec le refoulement. L'analyste a alors affaire à de l'indicible, de l'inimaginable impossible à refouler⁹.» Mais un autre personnage intervient et c'est Paul, un confrère de Davoine. Il va tout de suite au cœur de l'insolite avec Wittgenstein. Il n'a pas cette tendance à tout juger à partir de sa propre intériorité, qui est ce que Wittgenstein reproche à Davoine. C'est donc Paul qui interprète pour celle-ci, dans les mots qu'elle peut comprendre, ce que Wittgenstein lui a dit concernant la définition ostensive : «Otto Will t'avait au moins montré que le transfert de l'analyste dans l'aire de mort de son patient, le soldat pourrissant, avait été la seule issue possible. Ton transfert géographique t'avait bien fait découvrir une forme atypique de transfert analytique¹⁰.»

Cet ouvrage relève tout à la fois de la philosophie, de la psychanalyse et de la littérature. Il semblerait que Davoine ait expérimenté Wittgenstein dans une atmosphère de roman. Elle parle de «folie» et comme ni elle ni Wittgenstein ne se montrent jamais fous dans cet ouvrage, on pense plutôt à la «folle du logis», l'imagination. Davoine aurait produit un jeu de langage wittgensteinien, dont tous les protagonistes n'ont d'autre but que la recherche de la vérité.

Josette Lanteigne

8. L. Wittgenstein, *Le Cahier Bleu et le Cahier Brun*, trad. G. Durand, Paris, Gallimard, 1965, p. 128. Cité dans *La folie Wittgenstein*, p. 11.

9. *La folie...*, p. 10.

10. *Ibid.*, p. 46.